



JULIA NOLE  
NE ME LAISSE  
PAS T'AIMER

**PRIX  
MINI  
4,99 €**

Harper  
Collins  
POCHE

## À PROPOS DE L'AUTRICE

**Julia Nole** vit en région lyonnaise avec son mari et ses deux enfants. Comme elle adore s'évader, elle s'est fabriqué une machine à rêver qui s'active en un claquement de doigts et permet de donner naissance à des histoires dans lesquelles l'amour se fraie toujours un chemin.

JULIA NOLE

Ne me laisse pas t'aimer

Harper  
Collins  

---

POCHE

© 2020, HarperCollins France SA.

Tous droits réservés, y compris le droit de reproduction de tout ou partie de l'ouvrage, sous quelque forme que ce soit.

Toute représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait une contrefaçon sanctionnée par les articles 425 et suivants du Code pénal.

Cette œuvre est une œuvre de fiction. Les noms propres, les personnages, les lieux, les intrigues, sont soit le fruit de l'imagination de l'auteur, soit utilisés dans le cadre d'une œuvre de fiction. Toute ressemblance avec des personnes réelles, vivantes ou décédées, des entreprises, des événements ou des lieux, serait une pure coïncidence.

## **HARPERCOLLINS FRANCE**

83-85, boulevard Vincent-Auriol, 75646 PARIS CEDEX 13

Tél. : 01 42 16 63 63

[www.harpercollins.fr](http://www.harpercollins.fr)

ISBN 979-1-0339-0612-4

*L'obscurité nous attire.*



# 1. Compte à rebours

Alex

*Un an plus tard*  
*Octobre, dans le Maine*

Tic, tac, tic, tac...

Ça y est, elle se met à crier.

— *¡Dios mío, ayúdame!*<sup>1</sup>

Assis sur les marches de l'escalier du premier étage, j'entends Mariana aussi distinctement que si j'étais dans la cuisine avec elle. Il faut croire qu'elle a apprécié à sa juste mesure la toute dernière et merveilleuse idée que j'ai eue, pour l'accueillir ce matin.

Je tends l'oreille pour suivre ses va-et-vient. Elle s'agite en faisant claquer les portes des placards. On dirait qu'elle cherche à remettre de l'ordre.

— *No...*

Un autre cri.

— *¡No es posible, no puedo quedarme aquí! Me cago en este trabajo loco...*<sup>2</sup>

Je me suis aussi occupé des placards, du frigo et de la salle de bains, pendant qu'elle étendait le linge.

Elle continue ses allers-retours dans la maison en lançant des injures, sans se soucier de mes chastes oreilles. C'est

1. Mon Dieu, aidez-moi !

2. C'est impossible, je ne peux pas rester ! Ce travail de dingues peut aller se faire foutre !

dommage, car j'aurais bien aimé garder un autre souvenir de celle qui détient le nouveau record. Elle a résisté deux mois dans cette maison, malgré toutes mes tentatives pour l'éjecter le plus tôt possible.

Comme prévu, Mariana appelle Meredith. Je jette un coup d'œil à ma montre. Il est 10 h 30 précises. Je jubile. Meredith est en réunion et devra, une nouvelle fois cette semaine, écourter son bla-bla stupide pour calmer le jeu ici. Et ça ne va pas être une mince affaire !

— *Señora* Stanford, dit-elle avec son accent mexicain. Je vous prie de croire que j'ai fait mon maximum pour donner satisfaction à Alexander. Mais c'est au-dessus de mes forces. *No es posible*. Il ne veut pas de moi. Il fait tout pour que je craque, et...

Elle retient un sanglot, mais je ne cille pas. Ce n'est pas moi qui l'ai mise dans cette situation, c'est Meredith, avec ses idées de merde. C'est elle qui me colle une nurse aux basques sans respecter mes choix. Et c'est à elle d'en payer les conséquences. J'en ai assez de toutes ses tentatives pour me surveiller.

Durant la suite de la conversation, Mariana se limite à marmonner des « hum hum ». Meredith tente probablement sa dernière carte : l'argent.

— *No... señora* Stanford, ce n'est pas possible. *Lo siento*.  
Un autre silence.

— *Si, si...* je vous attends.

Elle raccroche.

Meredith arrive une demi-heure plus tard. Le moteur de son cross-over rugit violemment juste avant qu'elle ne coupe le contact. Elle s'est trompée entre l'embrayage et l'accélérateur, ce qui me fait sourire. Elle doit être sacrément furax !

La porte d'entrée fait aussi les frais de son humeur de chien. Et dès qu'elle l'a claquée sans ménagement, elle m'appelle :

— Alexander ? Alexander ?

Ouh ! J'ai droit à mon prénom en entier ! Elle est vraiment en rogne. Est-ce que j'ai enfin vidé son tiroir à compassion ? Est-ce qu'elle va cesser de se voiler la face et de me pourrir

la vie avec ses tentatives pour me remettre dans le droit chemin ?

Quand elle me rejoint, je suis toujours assis sur les marches de l'escalier. Nous nous toisons du regard, tandis que j'arbore un petit sourire en coin.

— ¡Holà ! Grande sœur ! Je voulais me faire un sandwich, mais je n'ai pas eu le temps de tout remettre à sa place.

Je hausse les épaules, faisant comme si je ne comprenais pas tout le remue-ménage que j'ai créé.

— Cette fois, fait-elle d'une voix menaçante, tu es allé trop loin.

C'est vrai. Mais il faut dire que Mariana a été plus tenace que les autres et que, par conséquent, j'ai dû pousser le bouchon. Meredith fait volte-face et retourne dans l'entrée. Je l'entends s'excuser et fouiller dans son sac à main, sans doute pour rédiger le dernier chèque de Mariana, qu'elle va rallonger dans l'espoir d'acheter son silence. Si elle parle de ce qui se passe ici autour d'elle, Meredith ne trouvera personne pour la remplacer. C'est à cet instant que je décide de les rejoindre.

Quand j'arrive dans le hall, Mariana met sa veste. Elle me fait face, tandis que je lui adresse un sourire victorieux. En clair, je la nargue. J'ai remporté la partie et je veux qu'elle garde un souvenir indélébile de son passage ici, le genre de souvenir qu'une poignée de dollars supplémentaire n'effacera pas. Parce qu'au contraire de Meredith je ne veux pas voir de remplaçante arriver demain.

— *Tienes que seguir adelante, Alexander. ¡Que Dios te proteja!*<sup>1</sup>

Bien sûr, j'ai droit à une leçon de morale. C'est trop lui demander de s'occuper de ses affaires.

— *Adiós...* Mariana.

Elle s'en va.

Meredith est dans la cuisine et je compte bien mettre un terme à des mois de comédie.

1. Tu dois aller de l'avant, Alexander. Que Dieu te protège !

Quand j'entre dans la pièce, je la trouve, un sac-poubelle à la main, affairée à jeter tous les paquets éventrés. Sans lui fournir aucune aide, conscient d'agir comme un merdeux de douze ans, je m'adosse au chambranle de la porte.

— J'avais prévu de ranger un peu, mais Mariana a fini d'étendre le linge plus tôt que prévu.

Elle se pince les lèvres pour ne rien dire. Elle est à deux doigts d'exploser, ayant parfaitement saisi mon ironie.

Du regard, je détaille mon chef-d'œuvre. Les paquets de céréales, de pain de mie, de sucre et de biscottes ont l'air d'avoir explosé de l'intérieur. J'ai jeté de la farine et du ketchup partout sur la table et le sol. Sur le coup, j'ai bien aimé cette association. La farine volait comme une averse de neige sur un sol rouge sang. Mais c'est vrai que maintenant, ça ne ressemble plus à rien. On dirait la toile de l'un de ces peintres qu'elle adore. J'aimerais bien partager mes réflexions avec elle, mais je crois qu'elle ne va pas approuver la comparaison.

Juste après, le pot de cornichons m'a échappé des mains, ou peut-être que c'était le beurre de cacahouètes, ou les deux ? Je ne sais plus, parce que j'étais occupé à mettre du pop-corn dans le micro-onde. Que j'ai oublié. Mais je n'ai jamais été très fort pour retenir les durées. Deux minutes ou dix, c'est un peu pareil quand on passe toutes ses putains de journées enfermé dans une baraque qu'on déteste.

Quand j'en ai eu terminé, je suis allé me laver. Me rincer de toute cette merde a généré quelques salissures supplémentaires dans la salle de bains. Trois fois rien, promis.

Meredith glisse sur un reste de ketchup et manque, d'un cheveu, de se retrouver la face contre le sol. Elle peste à plusieurs reprises et je crois même qu'elle vient de lâcher un mot grossier. C'est la seule personne au monde qui n'a pas dû en dire plus de quatre depuis qu'elle est née. Une performance qui la caractérise si bien... toute en retenue et dans le contrôle. Aussi chiante que les lignes d'un programme informatique.

Elle attrape le dossier d'une chaise, qu'elle serre jusqu'à s'en faire blanchir les jointures des mains.

— Il faut qu'on parle, lâche-t-elle.

Parfait... Ma petite mise en scène n'aura pas été sans intérêt.

— Ouais.

En temps normal, c'est-à-dire depuis qu'elle se prend pour ma mère, elle m'aurait dit, de sa voix de Madame Je-Sais-Tout : « On dit oui, Alexander, pas ouais, ça fait négligé. » Mais aujourd'hui, elle ne me reprend pas. C'est sérieux, cette fois, on va peut-être vraiment avoir cette discussion. Celle que j'attends depuis des semaines.

— Qu'est-ce que tu ne comprends pas ? J'essaye de t'aider...

— En me collant une nurse ?

J'arque un sourcil. Elle croit vraiment que ça m'aide, d'être traité comme un gosse ? Est-ce que ma mise en scène d'aujourd'hui ne pourrait pas, au moins, lui faire comprendre que j'en ai assez qu'elle m'infantilise ?

— Tu ne peux pas rester seul, et tu le sais parfaitement.

— C'est faux.

Elle soupire bruyamment.

— Pourquoi est-ce que tu veux décider de tout à ma place ? Tu n'es pas *maman*, Meredith. Et j'ai vingt et un ans.

— Alors, arrête de te comporter comme un gamin !

— Je me comporte comme un gamin parce que c'est comme ça que tu me traites !

J'ai crié et mes yeux sont exorbités. Au vu de la tronche qu'elle tire, c'est comme si je l'avais secouée physiquement. D'ailleurs, je me demande la tête qu'elle ferait, si je la secouais pour de vrai. Elle accourrait vers son psy pour quarante séances de plus, à la recherche d'une explication. Disséquant et analysant chaque seconde pour comprendre à quel moment elle a perdu le contrôle de notre conversation. Peut-être qu'elle finirait par se rendre compte qu'elle n'en a jamais eu. Qu'elle ne peut pas me maîtriser comme les milliers d'employés de l'entreprise familiale.

— Je ne sais plus quoi faire, murmure-t-elle. On ne peut pas continuer comme ça.

Son désarroi me surprend. Elle n'est pas le genre de personne à montrer ses faiblesses. Et, puisqu'elle vient de mettre un genou à terre, je vais me faire un plaisir de procéder à son exécution. Moi, je ne suis pas du genre à me faire prier, surtout quand ça s'annonce saignant.

— Je sais que ça t'emmerde, de quitter tes réunions pour rejoindre ton taré de frère.

— Tais-toi ! lâche-t-elle, les dents serrées. Ce n'est pas ce que je veux dire.

— Et *papa*, dis-je d'un ton méprisant, il ne vient pas ? Explique-moi comment ça se passe, au juste ? Est-ce que, lorsque l'une des nurses que tu m'as collées t'appelle pour me balancer, vous vous faites des politesses ? Vas-y... non, vas-y, toi. Non, attends... Vous jouez à « pierre papiers ciseaux » ? Faudra t'entraîner, Meredith, parce que c'est toujours toi qui perds !

Ses yeux se mettent à briller ; mes propos venimeux l'ont ébranlée.

— Est-ce qu'au moins il fait semblant d'être concerné ? je reprends plus bas. Ou bien est-ce qu'il m'a déjà enterré ?

Elle détourne les yeux, pendant que je m'approche du plan de travail. De rage, je pousse tout ce qui vient. Je veux que tout s'écrase sur le sol.

Meredith sursaute quand la machine à café heurte le carrelage avec fracas. Puis le calme revient.

— Qu'est-ce que tu veux, Alex ?

Je peine à reprendre mon souffle.

— Je veux retourner là-bas, à Seattle.

Elle tressaille.

— Ce n'est pas une bonne idée.

— Ça, c'est ton avis. C'était notre maison, je veux y aller. Je ne supporte plus d'être ici.

— La maison est à l'abandon, objecte-t-elle, brandissant cet ultime argument.

— Remets-la en état.

— Il faudra du temps, sans compter que ça représente une somme d'argent importante...

J'éclate de rire. L'argent ? Voilà bientôt trente ans que ce n'est plus un problème pour la famille Stanford et ses descendants. Stanislas Stanford n'a jamais su être un père correct, mais il a géré ses affaires de main de maître.

Non, ce que veut Meredith, c'est que je reste ici, à portée de main et sous surveillance. Elle pense que ça m'aide, mais c'est tout l'inverse. Elle me gâche la vie.

Ou ce qu'il en reste.

Son téléphone se met à sonner. Elle l'extirpe de la poche de sa veste de tailleur, et regarde l'écran, avant de faire basculer l'appel sur sa messagerie.

— OK, cède-t-elle en fermant les yeux. Mais j'ai des conditions.

— Vas-y, je t'écoute.

— J'embaucherai quelqu'un sur place pour remplacer Mariana. Et, dans un mois, tu acceptes l'opération.

— Deux mois.

— Un, c'est mon dernier mot. On ne peut plus repousser. Les médecins ne suivront pas et tu le sais !

Je m'apprête à riposter, mais elle lève le doigt pour me faire taire. Dès qu'on parle de cette putain d'opération, Meredith devient nettement plus susceptible.

— Tu iras là-bas avec Gregory. Ta tante m'a dit qu'il voulait reprendre des cours, cette année. Je pense que je peux lui trouver une place à l'université de Washington, à Seattle, il n'est pas trop tard.

Greg est mon cousin. Il a trois ans de plus que moi et possède déjà un master de commerce international. Nous sommes très différents. Lui a toujours été beaucoup plus raisonnable.

— Tu plaisantes ! Je passe d'une à deux nurses ? Tu crois que je vais accepter un truc pareil ?

— C'est à prendre ou à laisser.

Je me mords l'intérieur de la joue. Elle vient enfin de me donner son accord pour retourner là-bas, à l'autre bout du pays et c'est tout ce qui compte. Peu importe les conditions. De toute façon, je n'ai pas l'intention de respecter ma part

du marché. Cette opération ne fait pas partie de mes projets. Et, bien que Meredith y mette toute son énergie, ce n'est pas près de changer.

— OK. Moi aussi, j'ai une condition.

Elle arque un sourcil, mimique destinée à me faire comprendre que c'est elle qui dicte les règles du jeu, mais je m'en moque. Cette condition-là est indiscutable.

— Là-bas, je veux sortir librement. J'ai besoin de me changer les idées.

Elle réfléchit longuement.

— Très bien, accepte-t-elle enfin à contrecœur. Je préciserai à la personne que j'embaucherai qu'il faudra qu'elle t'accompagne dans tes sorties. Il y aura sans doute des précautions à prendre et...

— Je ne veux pas que tu lui parles de ça, la coupé-je, en appuyant sur chacun de mes mots. De ce que j'ai, je finis dans un murmure.

Elle soupire.

— Comment veux-tu que je trouve quelqu'un, si je ne lui dis pas exactement quel est son rôle ?

— Je m'en fiche, tu peux être très persuasive.

Je lui lance un clin d'œil pour appuyer ma remarque. Elle sait convaincre tous ceux qui gravitent dans son entourage, sauf moi.

— Et ta sécurité ? demande-t-elle, sans relever ma provocation.

— Tu exagères, comme d'habitude. Les médecins ont dit que je pouvais vivre normalement.

Elle hoche la tête sans conviction. Elle est au pied du mur. C'est le moment d'enfoncer le clou.

— Je veux déménager dans une semaine.

— Tu recommences à te comporter comme un enfant ! lâche-t-elle, tandis que son téléphone se remet à sonner.

— Mais tu adores ça, au fond.

Les mots sont sortis tout seuls. Je ne voulais pas être aussi brutal. Seulement, elle me pousse à bout en me forçant

à suivre les recommandations toujours plus strictes des médecins qu'elle m'oblige à consulter.

Meredith voulait un gosse, mais ça n'a jamais marché. Son mari l'a quittée pour une femme plus jeune, à qui il a fait quatre gamins. Et, malgré ça, elle continue à voir le bon en chacun d'entre nous, alors qu'elle devrait savoir que la vie, c'est de la merde en boîte.

— Une semaine..., répète-t-elle, les yeux brillants, blessée par mes propos.

— Puisque je n'ai qu'un mois, dis-je avec plus de douceur, je ne veux pas perdre de temps.

— Quand tu rentreras, je veux qu'on en finisse.

— J'ai bien compris.

Je pivote et quitte la cuisine. Puis je remonte dans ma chambre pour réfléchir. Que Gregory m'accompagne n'est pas un problème, c'est un toutou qui me lâchera la grappe dès qu'il aura une nana entre les mains. Quant à cette autre *nurse* que Meredith veut embaucher, je vais la faire décamper au plus vite et enfin retrouver ma liberté.

NEW ADULT

# JULIA NOLE

## Ne me laisse pas t'aimer

**Il a tout fait pour qu'elle s'en aille. Maintenant, il est prêt à tout pour qu'elle reste.**

Ça fait des mois qu'Alexander ne s'est pas senti libre. Et les gardes-malades que sa sœur s'entête à lui imposer n'aident pas. Il a beau les faire fuir l'une après l'autre, elle continue de les embaucher sans lui demander son avis. Tout ça parce qu'elle ne veut pas qu'il reste seul. Une fois de plus, il va devoir se montrer exécrable pour faire décamper la petite nouvelle. Sauf que Lizzie est pleine de surprises... et beaucoup plus coriace que prévu. Sous ses dehors fragiles, cette femme a du cran et ça lui plaît. Son sourire, sa douceur et son audace lui feraient presque du bien. Mais Alexander n'a pas le droit de tomber amoureux. Pas maintenant.

Harper  
Collins  
POCHE

WWW.HARPERCOLLINS.FR

21.5294.7

**4,99 €**



9 791033 906124